

## HEBEL-COLPORTAGE (suite)

Historiettes distribuées par les libraires dans les villes, en France

« Un seul exemple. D'une histoire bien connue, classable donc, un détail "de circonstance" peut retourner la portée. La "réciter", c'est jouer de cet élément *de plus*, caché dans l'heureuse stéréotypie du lieu commun. Le "rien" fiché dans le cadre qui lui sert de support fait produire à ce lieu d'autres effets. Qui a des oreilles entende. L'oreille fine sait discerner dans le *dît* ce qu'y marque de différent *l'acte de (le) dire* ici et maintenant, et ne se laisse pas d'être attentive à ces habiletés retorses du conteur. »

Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*, p. 134-135

Plusieurs librairies amies de la maison (Myriagone à Angers, Les Villes invisibles à Clisson, La Fleur qui pousse à l'intérieur à Dijon, L'Hydre aux mille têtes à Marseille, L'Odeur du temps à Marseille, Vent d'Ouest à Nantes, L'Atelier à Paris, Mcgriffs à Paris, Michèle Ignazi à Paris, Texture à Paris, Planète Io à Rennes) distribuent en commun, en cet hiver 2019/2020, ces quelques historiettes de Hebel.

Humble colportage. Et humble contrebande... (Hebel, en Allemagne admiré de Kafka, Benjamin, Bloch, Tucholsky, Heidegger, Canetti, Sebald, est en France peu connu. Il s'agit de l'y introduire en douce en traduction, non d'abord en un recueil complet, en un livre clos – mais sous la forme éparpillée de tracts, de blogs, de feuilles volantes, de récitations publiques... Libraires contrebandiers, salut !)

Hebel, professeur de lycée à Carlsruhe, écrivait ces histoires pour des almanachs que les autorités religieuses, chaque année, vendaient sur les marchés d'automne ou faisaient colporter à travers les campagnes du Bade. « Voilà les histoires de Hebel, écrivait Walter Benjamin. Elles ont toutes un double fond. »

(Pendant ce temps circule aussi une traduction de « Hebel et Kafka », discours prononcé par Elias Canetti en mai 1980 dans le Bade, et que nous imprimons sous la forme semblable de feuilles volantes ou flugblatts. Demandez-nous si vous souhaitez ce texte.)

Pontcerq

### [29] DEUX HONORABLES COMMERÇANTS

Deux faiseurs de balais étaient voisins d'étalage à Hambourg. Quand l'un eut presque tout vendu, et l'autre rien encore, celui-ci dit au premier : « Je ne comprends pas, camarade, que tu puisses céder tes balais à si bas prix. J'ai beau moi aussi voler le fagot pour les miens <sup>1</sup> : et quand même je ne gagne à ficeler qu'à peine ma *taglohn*-journée ». « Je veux bien te croire, camarade, dit le premier : les miens je les vole déjà liés ».

### [30] UN NAVIRE DE GUERRE

On ne saurait s'imaginer tout ce qui est requis à la construction d'un grand navire de guerre. Pour un navire anglais portant ses cent canons il faut 1000 robustes chênes, de sorte que l'on peut dire aussi bien : toute une forêt. En outre, 200 000 livres de fer. Pour les voiles, c'est 6500 coudées de toile requises ; le gréement ou cordage a un poids de 164 000 livres et si les cordes sont enduites au goudron, comme il se doit, alors elles pèsent leurs 200 000 livres. L'ensemble du navire a un poids de 5 millions de livres, soit 50 000 quintaux, sans l'équipage ni les vivres, sans la poudre ni le plomb ; et il vogue pourtant sans peine ni crainte aucune au travers des vagues – et va, là où l'homme le veut mener.

Si un homme avait à bâtir seul pareil navire de guerre et qu'il connût tous les métiers qu'il y faut savoir, alors c'est 480 ans qu'il aurait à y travailler. S'il avait commencé en l'an 1333, en ce temps où en Europe ne se trouvait encore aucun Turc, et où pendant presque 200 ans encore on n'entendrait rien dire rapport au docteur Luther ; et si depuis cette date il y avait travaillé jour après jour, et qu'il vécût encore aujourd'hui, eh bien il n'en aurait pas fini pour autant ! Et si donc ce sont 480 personnes qui se mettent à l'ouvrage, alors elles n'auront fini qu'au bout d'un an. À cela l'on peut juger quelle perte terrible ce doit être quand dans une bataille navale huit, sinon même douze de ces navires tombent au pouvoir de l'ennemi, ou sombrent – et même s'ils sont un peu plus petits que celui-ci. D'ailleurs quand même il ne lui arrive aucun malheur, pareil navire n'atteint jamais que cinquante ans tout au plus.

<sup>1</sup> Sur cette question du vol de bois mort dans les forêts allemandes, voir aussi : K. Marx, « Débats sur la loi relative au vol de bois », *Rheinische Zeitung*, du 25 octobre au 3 novembre 1842.

## [31] LE DERNIER MOT

[ Aux amis de lundimatin,  
et – à la marge des manifs – aux agiles et prestes mains du slogan moderne.]

On dit habituellement de celui qui écoute aux murs ou aux portes qu'il n'y entend que sa propre honte. Mais l'on peut parfois dire tout aussi bien : « Celui qui écrit au mur n'y écrit que sa propre honte », et ainsi par exemple, jadis, Monsieur le Chancelier Hans Kurtz du Wurtemberg. Est-ce que celui-ci était satisfait du travail de Messieurs ses conseillers et secrétaires, ou est-ce qu'il ne l'était pas : qu'en savoir ?, un jour il se saisit d'un morceau de craie et écrivit sur la porte des bureaux de la chancellerie :

« *Tout n'advient céans que de fort singulière façon.* »

Peu après quoi, lorsque le duc lui-même aperçut cette ligne – est-ce que celui-ci était par ailleurs satisfait du chancelier, ou est-ce qu'il ne l'était pas – qu'en savoir ?, il chercha lui aussi un morceau de craie, et écrivit en dessous cette deuxième ligne :

« *Hans Kurtz y met aussi du sien, non ?* »

Peu après quoi, lorsque le chancelier à son tour aperçut ces mots – est-ce qu'il a remarqué qu'une plus noble main que ne l'était la sienne les avait écrits, ou est-ce qu'il ne l'a pas remarqué – qu'en savoir ?, il risqua le coup et plaça sous la deuxième ligne cette troisième ligne :

« *Voilà ce qu'a écrit une bien vilaine main.* »

Et pour rafler le dernier pli à coup sûr, écrivit son nom là-dessous : « Hans Kurtz ». – Et maintenant viens-y voir ! Mais lorsque le duc à son tour lut ce qu'avait écrit le chancelier, il songea : « Attends voir, Kurtz... Cette fois, c'est toi qui auras le dernier mot ». On le vit alors se mouiller un doigt et effacer la seconde ligne, celle que lui-même avait écrite, de façon que c'est sous la phrase du chancelier que se trouvaient désormais les mots : « Voilà ce qu'a écrit une bien vilaine main. »

Lorsque après coup le chancelier vit quel changement s'était produit là, il n'avait plus le choix : à son tour il se mouilla un doigt, et effaça les deux lignes, celles qu'il avait lui-même écrites, et après cela aucun n'a dit à l'autre : « vous avez fait ci », ou « j'ai fait cela », ni rien de cette sorte.

Alors note bien : Jamais l'on ne doit se frotter à plus noble ni même à plus spirituel que soi, à moins de vouloir s'attirer quelque déshonneur par-là.

Alors note bien : Les natures ordinaires et grossières en viennent tout aussitôt aux invectives et aux poings, quand quelque chose est dit qui peut sembler les viser eux. Les gens plus raisonnables et fins savent renvoyer à l'envoyeur espiègleries et grossièretés, d'une manière piquante et spirituelle, et qui leur conserve leur estime. Le chancelier n'a depuis lors plus rien écrit aux portes de son duc <sup>2</sup>.

Imprimé en commun par : Myriagone (Angers), Les Villes invisibles (Clisson), La Fleur qui pousse à l'intérieur (Dijon), L'Hydre aux mille têtes (Marseille), L'Odeur du temps (Marseille), Vent d'Ouest (Nantes), L'Atelier (Paris), Mcgriffs (Paris), Michèle Ignazi (Paris), Texture (Paris), Planète Io (Rennes).  
Traduction : Pontcerq (novembre 2019). [pontcerq@gmail.com]

<sup>2</sup> « Quand Arras, en 1493, tomba aux mains des Autrichiens, ceux-ci firent graver sur l'une des portes de la ville : Quand les Français prendront Arras / Les souris mangeront les chats. / Quand les Français, en 1640, soumièrent cependant la ville, ils se contentèrent, sur l'inscription, d'enlever au burin la lettre « p ». / Voilà un exemple de ce que la riposte peut avoir un effet de plus grande économie et en même temps de plus d'esprit que le défi présomptueux. Cela m'a frappé également, en France, avec l'actuelle propagande : ainsi par exemple avec ces immenses affiches sur lesquelles on voyait un ouvrier français poser devant une machine en Allemagne, avec tous les signes extérieurs de la satisfaction [*affiches pour le STO*]. En face, la contre-propagande nocturne se limita à un cercle tracé à la craie qu'elle vint mettre entre les narines du personnage de l'affiche, sous la forme d'un anneau [*Nasenring*]. » (Ernst Jünger, *Kirchhorster Blätter*, Munich, DTV, 1966, p. 50 ; notation faite le 10 décembre 1944, n. t.)